

Une espèce désorientée à la recherche de la conscience de soi - Fonctions remplies par l'animal auprès des humains

Exposé de Frank Lisson M.A., écrivain, Berlin, à l'occasion du 14^e congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA sur les animaux de rente *Bien-être animal, consommation, éthique*, le 1^{er} mars 2012 à Olten.

L'homme est issu de l'animal, il en est sorti comme l'adulte émerge de l'enfant... Cette origine animale, il ne l'a jamais complètement oubliée comme l'attestent les mythologies de presque tous les peuples. Très tôt, il a perçu dans l'animal l'énergie puissante, le génie protecteur et le dieu. En effet, l'animal était aussi bien porteur de vie que de mort. Il représentait à la fois une nourriture et un grand concurrent dans la lutte pour la survie. Ce lien empathique et peut-être même atavique entre l'animal et l'homme perdure jusqu'à aujourd'hui. L'homme «porte» l'animal en soi comme l'adulte porte l'enfant qu'il a été: caché et enfoui comme une pudeur secrète.

1. L'animal comme dieu et idole

Nul ne peut dire quand et à quelle étape du développement du *sapiens* l'homme a perçu son altérité par rapport à l'«animal» et a pris «conscience» qu'il appartenait à une espèce différente des autres créatures avec lesquelles il partageait son espace vital. De même, il est impossible de dire depuis quand les premiers hominidés ont commencé à chasser les animaux et ont cessé de se nourrir exclusivement de plantes et de charognes.

Force nous est d'accepter l'idée que l'homme n'est pas carnivore «par nature», mais qu'il a commencé, comme les singes, à consommer une nourriture essentiellement végétale. Jusqu'à ce que cette nourriture ne suffise plus parce qu'il a commencé à étendre son espace vital, c'est-à-dire qu'il a commencé à migrer. Il est possible que, ce pas franchi, les nécessités qui en ont découlé aient fait de lui précisément un chasseur. Sa consommation de protéines et de calories, etc. augmentant, son cerveau s'est développé et donc aussi l'aptitude à élaborer plus finement un processus que nous appelons aujourd'hui «penser». Ce cercle vertueux, ce processus de développement, a sorti l'homme de son existence animale pour le propulser dans la condition de «créature déficiente» notoire. Plus les premiers hominidés consommaient de viande (et de poisson), plus ils devenaient des chasseurs et plus ils étaient mis au défi de compenser par la «technique», c'est-à-dire par la «pensée», les déficiences anatomiques liées à leur espèce et qui les différenciaient des autres espèces de chasseurs «naturels». Cette disposition que l'*homo sapiens* a su le mieux exploiter et développer lui a finalement permis de survivre alors que toutes les autres branches d'hominidés se sont éteintes. Si l'on se fonde sur les connaissances actuelles, on peut affirmer que, s'il n'avait pas consommé de viande, il serait resté un «singe».

Il est certain que l'animal a toujours rappelé à l'homme son caractère déficient, ce qui a longtemps affaibli sa conscience de soi. C'est pour cette raison qu'il a souhaité établir «des liens» avec certains animaux en réalisant une forme de fusion physique avec eux. Il est permis d'en déduire que les premiers humains ont nourri des fantasmes de perfectionnement. L'expression plastique de ce désir est la construction d'êtres composites pour lesquels la mythologie grecque a forgé plus

tard le concept de *chimère*. C'est ainsi que des artistes ont imaginé des créatures tenant à la fois de l'animal et de l'humain. Les témoignages les plus anciens et largement répandus de ces créatures fantastiques retrouvées à l'heure actuelle remontent environ à 35 000 ans. Le fameux «homme-lion» a été découvert dans le Jura Souabe (schwäbische Alb). Cette statuette est composée d'un corps humain surmonté d'une tête de lionne. Cette figure est comparable au Minotaure grec, plus tardif, un humain à tête de taureau. Elle est semblable également au dieu à tête d'oiseau des Assyriens ou du dieu hindou Ganesh à tête d'éléphant. Naturellement, il existe aussi la variante inverse, qui combine un corps d'animal avec la tête ou le torse d'un être humain comme les sphinx égyptiens, les satyres et les centaures grecs ou encore les sirènes et les ondins.

L'union sexuelle avec les animaux allait même de pair avec ce désir de mutation, ainsi que le montre la pratique répandue du commerce sexuel avec des animaux, établi au moins pour la Grèce et l'Israël antique et dont on retrouve les traces dans la figure du satyre ou dans le thème populaire de *Léda et le cygne*.

Les premiers hommes qui ont réfléchi à leur relation ambivalente à l'animal ont, semble-t-il, éprouvé une forme de «gratitude» pour ces forces qu'ils tenaient pour les «créateurs» de toutes choses. L'éveil de l'esprit en l'homme fit de lui un être *investi par l'esprit*, spirituel, aspirant à rendre compte des événements vécus. Ainsi «l'esprit» des animaux fut révéralé au même titre que celui des ancêtres. On établissait des relations entre les animaux et certaines qualités qui pouvaient passer des morts aux vivants: la force ou la puissance sexuelle du lion, du mammouth ou du taureau abattus était censée se transmettre au chasseur. Ce fut le début de la «déification» de l'animal imposant le respect par sa supériorité spécifique ou sa particularité. On «sanctifiait» certains animaux pour les raisons les plus diverses: par exemple le serpent chez les Egyptiens, le taureau chez les Crétois, la vache chez les Hindous.

Si l'homme considérait certains animaux comme «*inviolables*» puisqu'il révérait en eux le principe divin lui-même, il en prédestinait d'autres à être sacrifiés aux puissances supérieures afin de se concilier leurs bonnes grâces. L'homme a cru très tôt devoir *pratiquer des sacrifices* pour plaire aux responsables de l'ordre des choses puisque tout a un prix en ce monde.

L'homme sacrifiait donc ce qui lui paraissait avoir la valeur suprême: la vie d'un homme ou celle d'un animal.

2. L'animal comme victime expiatoire

Mais qu'est-ce qui a suscité chez l'homme ce besoin d'exprimer sa gratitude envers les puissances supérieures ? Peut-être était-ce la peur d'avoir reçu quelque chose de manière illégitime. Peut-être fallait-il «acheter les bonnes grâces» de ces puissances pour éviter leur courroux? Peut-être les tout premiers hommes avaient-ils «mauvaise conscience» face aux dieux et donc aussi face aux animaux ?

Souvenons-nous des fonctions remplies par la victime sacrificielle: elle meurt à la place du sacrificateur afin d'apaiser les dieux, la sombre origine du monde. Le jeune Hugo von Hofmannsthal a écrit, à ce propos, des paroles très belles et éclairantes: «Veux-tu essayer de te représenter ce qui a présidé à l'apparition de la victime ? ... Il me semble voir le premier sacrificateur. Il sentait que les dieux le haïssaient... Dans la double obscurité de sa hutte basse et de son cœur angoissé, il se saisit de son

couteau tranchant et recourbé et s'apprêtait à se trancher la gorge pour agréer à l'être invisible et terrible. Et là, ivre d'angoisse, en proie à la sauvagerie et à la proximité de la mort, à demi inconscient, il enfonça sa main une fois encore dans la toison de laine chaude du bélier... - tout à coup, le couteau pénétra brusquement dans la gorge de l'animal et le sang chaud ruissela sur la toison de l'animal et sur la poitrine et les bras de l'homme. Et, un instant, il dut croire que c'était son propre sang... Il dut, le temps d'un instant, être mort dans l'animal, et c'est ainsi seulement que l'animal a pu mourir pour lui».¹

Grâce à cette mort symbolique, l'animal devint le médiateur entre l'homme et les dieux. C'est justement parce qu'il était ressenti à la fois comme proche et comme profondément étranger qu'il fut possible d'attribuer à l'animal cette position de médiation: ce dernier était aussi bien aimé et reconnu comme sacré que maudit et victime sacrificielle. Jusqu'à nos jours, cette double fonction colle à l'animal. Elle est incarnée de la manière la plus imagée dans les contes qui sont une mine pour la psychologie des profondeurs car ils recèlent les arcanes de la mémoire collective des peuples, par exemple dans le Roi Grenouille ou le Chaperon rouge.

Chaque phase du développement de l'homme produit donc les formes d'expression propres à sa relation avec l'animal en tant qu'«étranger proche». Et ainsi sa conscience de soi en tant qu'humain se transforme. Jadis, l'homme a mis l'accent sur «le caractère étranger» de l'animal pour se rehausser lui-même en tant que créature. Ce fut le cas de l'Européen occidental qui, aujourd'hui, tombe dans l'excès inverse en décrivant le «processus de civilisation» qui le transforme en créature postmoderne, radicalement démocratique: il a honte de l'attitude supérieure affichée jadis et postule donc de manière d'autant plus énergique l'égalité de principe de tous les êtres vivants en renvoyant à leur «parenté».

En suivant ce dogme, les êtres humains du monde occidental s'incitent les uns les autres à éradiquer toute forme «d'inégalité» et l'ancienne propension au sacrifice ainsi que les remords revêtent de nouvelles formes bizarres. Ainsi, depuis les années 90, il existe ce qu'on appelle des *Human-Animal-Studies*, nommées ainsi par analogie avec les *Gender-Studies*, qui poursuivent pour l'essentiel les mêmes buts que tous les dogmes du *politiquement correct*, à savoir désavouer moralement les différences entre les êtres ou même tout simplement les nier pour démasquer toute revendication de différence comme une construction purement humaine. En effet, les représentants des *Human-Animal-Studies* exigent d'abolir la place particulière de l'homme par rapport aux animaux puisque qu'ils refusent l'idée d'une «frontière entre les espèces» humaine et animale en la considérant comme une autre forme du «racisme»: «Cette construction humain-animal est fondée sur l'idée qu'il y a un Soi et un Autre. Et que le Soi se place au-dessus de l'Autre. C'est un phénomène inhérent à une société qui est fondée sur les hiérarchies, et où les différences sont comprises comme la légitimation de la domination... Ce qui signifie que les conditions que nous imposons aux animaux ont à leur tour un impact sur la société. Et que ceci repose sur l'idée de «l'Autre», également utilisée pour les femmes ou pour les êtres humains d'une autre couleur ou les personnes handicapées.»²

¹ Hugo von Hofmannsthal, Das Gespräch über Gedichte, in: Gesammelte Werke, Bd. 3, Berlin 1934, p. 241 et suiv.

² Svetlana Hildebrandt, politologue à l'Otto-Suhr-Institut de la Freie Universität Berlin et co-fondatrice du premier groupe de travail allemand Human-Animal-Studies «Chimaira», in: Synthetische Biologie. Mischwesen und gezüchtete Organe, Teil 2, Feature von Lydia Heller, Deutschlandradio Kultur, 06.10.2011.

Ainsi, l'homme d'aujourd'hui sacrifie la chose la plus précieuse qu'il connaisse après sa propre vie: non plus celle d'un animal, mais *l'idée de liberté*, différente de ce qu'on a appelé une liberté particulière. Ce sacrifice est fait en public et nous pouvons observer que les peurs ancestrales resurgissent et que, devant les *nouveaux dieux* de la morale en vigueur, il tombe, craintif, à genoux dans la poussière, pour se placer sous leur protection. C'est ce que voulait signifier Gottfried Benn dans le célèbre trait d'esprit où il déclare que l'ancienne conscience de soi occidentale du libre-penseur est ruinée par une intelligence qui «rampe *comme un chien* devant les concepts politiques».³

3. La fonction du chien à l'époque actuelle

Toutes les fonctions précédemment citées que l'animal a remplies auprès de l'homme au cours des millénaires – objet de culte et espace de projection des désirs les plus humains, volonté de puissance et problèmes moraux – nous les trouvons actuellement sous une forme largement profane, réunies dans la relation que l'homme entretient avec le chien.

Très tôt, le chien a servi de gardien à l'homme. Pour l'homme qui vivait de chasse et de cueillette, cet animal était un compagnon idéal. Jusqu'à ce que l'homme se sédentarise et construise des villes, les chiens protégeaient le bétail et la horde. En guise de remerciement, il avait sa place près du feu et un os à ronger. Le chien était chasseur, esclave, ami et mangeait les restes. Cette situation a changé dans les premières cultures développées où des hommes ont de plus en plus rempli les fonctions du chien. A partir de ce moment, l'image du quadrupède s'est considérablement ternie. Les Grecs l'ont placé comme gardien devant la porte des Enfers (Cerbère). Durant la Renaissance italienne, il fut banni, ainsi que par nombre de personnes cultivées de la fin du XIX^e siècle: ainsi August Strindberg s'indignait-il: «Dans les villes qui possèdent une police, des services de nettoyage des rues, des pompiers et des trottoirs, le chien est un résidu de la barbarie qu'il faudrait interdire comme on a interdit le porc».⁴

Dans les grandes périodes de culture vivante, le chien a souvent été considéré par les esprits raffinés comme un symptôme de décadence. Aujourd'hui, où en revanche tout ce qui est culturel semble suspect, car ayant des relents de «discrimination», le chien sert de nouveau à assouvir des besoins ancestraux. Dans des sociétés nivelées, nombreux sont les hommes qui recherchent secrètement un substitut de l'Autre perdu. Ils aspirent à des hiérarchies dont ils sont les chefs, ils recherchent des créatures qui leur sont des raisons d'être et structurent leur quotidien, et dont ils sont responsables de manière ludique. Ils cherchent de petites déités domestiques auxquelles ils peuvent sacrifier pour en tirer un bénéfice et, au bout du compte, ils cherchent peut-être aussi un enfant qui ne grandira pas et un partenaire qui leur restera fidèle - C'est ainsi que l'exemple particulier du possesseur de chien citadin se révèle essentiellement comme la version ludique moderne de la relation ancestrale du maître et du serviteur.

L'homme est au chien ce que Dieu est à l'homme, c'est-à-dire qu'il lui permet de «réassurer» sa propre position dans le monde. De même que Dieu a besoin de l'homme pour incarner une entité supérieure, l'homme a besoin du chien. Le chien a

³ Gottfried Benn, Berliner Brief, Juli 1948, in: Gesammelte Werke, Bd. 7, München 1975, p. 1738.

⁴ August Strindberg, Natur-Trilogie, München 1921, p. 53

trouvé l'homme comme l'homme a trouvé Dieu comme possesseur. Peut-être n'y a-t-il que deux créatures au monde pour lesquelles le plaisir de servir est une chose si élémentaire qu'ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Car si le maître est également dominé par la créature qu'il domine, une dialectique solide s'enclenche où les deux parties trouvent leur avantage. Les biologistes parleraient ici d'une symbiose.

La possession du chien a longtemps fait partie du «caractère dominant» de l'homme, elle exprimait son caractère aristocratique. Frédéric le Grand, Bismarck et même Hitler ont été des possesseurs de chiens sur le mode démonstratif. Par convenance, le démocrate ne s'affiche plus ainsi, le plaisir d'avoir un chien est relégué à la sphère privée. Bien qu'il ait à peine «civilisé» son «caractère dominant», il ne le nommerait plus ainsi. Nous pouvons observer cette transition à travers le possesseur de chien qu'était Thomas Mann. Le récit *Maître et chien* (1919) révèle déjà beaucoup de choses sur la transformation de la mentalité d'un maître qui devient démocrate tout en ne voulant pas renoncer à un reste de condition aristocratique. En effet Bauschan, ce chien un peu pataud, «ravalé par le dressage» à l'état de chien d'arrêt, a perdu son aptitude à la chasse. Il ne l'a conservée en lui qu'à l'état d'instinct.

«J'ai donné un nom à ma souffrance et je l'appelle «chienne», dit Nietzsche dans *Le Gai savoir*⁵. «Elle est tout aussi fidèle, tout aussi importune et impudente, aussi divertissante, aussi avisée qu'une autre chienne – et je puis l'apostropher et passer sur elle mes mauvaises humeurs comme le font d'autres avec leurs chiens, leurs valets et leurs femmes». Quand les serviteurs et les femmes ne constituent plus l'étage inférieur de l'ordre hiérarchique, il ne reste aux deux sexes que le chien pour leur permettent de vivre «la domination intérieure». C'est leur façon de se hausser au-dessus d'un autre. Cela va du besoin d'être utile, éprouvé par la banale mémé à son chien-chien au symbole du «chien errant» dans le milieu des enfants des rues. Partout, le «maître» est en vérité une créature désorientée qui, au fond, se soumet à son chien.

Dans *Béton*, Thomas Bernardt écrit: «Les gens ont un chien et se laissent commander par ce chien. Les humains aiment les bêtes parce qu'ils ne sont même pas capables de s'aimer eux-mêmes. Ceux qui ont l'âme le plus profondément ignoble prennent des chiens et se laissent tyranniser par ces chiens et finalement détruire. Ils mettent le chien à la première place, au sommet de leur hypocrisie qui constitue pour finir un danger public. Ils sauveraient leur chien de la guillotine plus volontiers que Voltaire». Des autocrates comme Nietzsche ou Thomas Bernardt ne pouvaient donc être de bons détenteurs de chiens. Et il en va de même pour les «honnêtes» gens, au sens actuel du terme. Peut-être que leur nature les porterait plutôt à être de bons détenteurs de chats. En effet, le chat est l'animal de l'aristocratie «intérieure». Propre, silencieux, souple et indépendant jusqu'à l'orgueil.

Mais quand l'homme ne se suffit pas encore ou ne se suffit plus à lui-même, il mène *une vie de chien*. Et nous pourrions conclure en affirmant que plus un pays abrite de chiens, plus la conscience de soi de ses habitants est mal en point.

⁵ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, p. 312.